

**CRITIQUE, festival. PARIS,
Salle Cortot, le 15 mars
2024. La Musikfest Parisienne
: SCHUMANN / STRAVINSKY /
SCHUBERT / BARTOK. Liya
Petrova, Adam Laloum,
Alexandre Kantorow...**

Au printemps 2020, en pleine pandémie, la violoniste Liya Petrova crée un festival sous une forme qui s'est alors vite répandue : les concerts « en ligne ». Né du désir de jouer entre amis-interprètes, jusqu'alors presque impossible compte tenu du calendrier de chacun menant une carrière dense, la « *Musikfest Parisienne* » fête cette année sa Cinquième édition. Trois jours de festivité durant laquelle on peut écouter, dans une proximité proche du salon particulier, des jeunes mais déjà grands musiciens internationaux.



Le troisième et dernier jour du festival, le 15 mars, est (presque) entièrement consacré à l'instrument roi : le piano. Avec une quinzaine de minutes de retard dû à la gestion de la salle, **Adam Laloum** apparaît sur scène, timidement comme à l'accoutumée. Mais sur son visage se lit une assurance de trouver des silhouettes qui lui sont connus. Au programme : la *Romance n° 2* et *Novelette n° 8* de **Robert Schumann**, l'un de ses compositeurs de prédilection. La justesse de ses phrasés toujours élégants et la continuité rythmique sous ses doigts, notamment avec des notes pointées si caractéristiques du compositeur, convainquent pleinement les mélomanes les plus exigeants. Mais il fait ce soir-là un miracle, certainement aidé par l'écran intimiste conçu par Auguste Perret : des notes longues continuent de sonner sans diminution de volume, comme un instrument à cordes ! Si ce n'est qu'une illusion (car cela est physiquement impossible selon la mécanique du piano), sa musicalité invite si bien l'auditoire dans son écoute intérieure que l'oreille de celui-ci réalise

inconsciemment la « reproduction » de cette écoute.

Ensuite, **Pavel Kolesnikov** et **Samson Tzoy** livrent une interprétation prodigieuse du *Sacre du printemps* d'**Igor Stravinsky**, dans la réduction pour piano à quatre mains. L'exécution en est loin d'être facile, à cause des nombreux croisements de bras et de doigts qui viennent contraindre les expressions indiquées par le compositeur. Autrefois, Fazil Say a créé des événements, en donnant cette œuvre en concert avec une partie enregistrée par lui-même sur laquelle il jouait l'autre partie en direct ; son interprétation, une véritable performance enthousiasmante, était quelque part « soulagée » de ces contraintes techniques inconfortables à deux, pour la rendre plus « abordable » au point de vue de l'interprète. Mais ce soir, les deux pianistes livrent un véritable exploit. Leur implication mutuelle est tout simplement incroyable, dans une concentration certes tendue mais avec juste ce qui est nécessaire pour mieux inclure tous les éléments de cette musique qui continue à être exceptionnellement moderne plus de 100 ans après sa création. La variation infinie des sonorités qu'ils proposent ne semble aucunement une imitation des instruments d'orchestre, mais sont éminemment pianistiques. Ainsi, ils explorent au maximum les effets spécifiques générés par le clavier : glissando, trémolo, accord, ornement... Ce fut aussi l'occasion de découvrir Samson Tzoy, pianiste kazakh né en 1988, formé au Conservatoire de Moscou et au Royal College of Music de Londres. Nous attendons vivement les prochaines apparitions en France de ce formidable artiste.

Après l'entracte, **Franz Schubert** est à l'honneur avec **Lise Berthaud** en compagnie d'**Adam Laloum**. La célèbre *Sonate arpeggione*, instrument qui n'a vécu qu'une dizaine d'années, est ce soir jouée à l'alto et non au violoncelle habituel. L'ampleur du son, doublé d'une vraie profondeur, crée une résonance riche en harmonique, autrement tendre ou alerte que le violoncelle. Lise Berthaud fait chanter avec grâce les courbes mélodiques de Schubert, sans oublier de rendre la

partition beaucoup plus sombre selon les moments. Laloum déploie avec bonheur son talent incontesté de chambriste, le duo dégage ainsi une fraîcheur délicate avec une touche de beauté à la fois éphémère et éternelle, propre à la musique du compositeur viennois.

Pour conclure le festival, **Alexandre Kantorow** annonce d'abord un changement de programme. Il déclare, dans un ton d'humour amical, qu'il peut librement changer de pièce en l'absence de Liya Petrova, la directrice artistique, malgré son droit de regard. Mais ce changement est accueilli plus que volontiers, car il propose la *Rhapsodie* de **Béla Bartók**. Le premier *opus* pour piano du compositeur hongrois est suprêmement virtuose – c'est le thème de cette édition –, introduisant des éléments du folklore hongrois et roumain dans un style lisztien. L'éblouissant jeu de Kantorow, ici étincelant, là grave, ou là encore tragique, est incontestablement l'un des sommets de l'art du piano de notre temps. La solidité dans la construction de cette pièce quelque peu décousue montre, comment instinctivement, il saisit la musique et comment il rend immédiatement ce qu'il a saisi par le son. L'auditoire exprime son entière satisfaction par un tonnerre d'applaudissements, mais tout de suite après, devient intrigué en voyant l'installation d'un pupitre. Le pianiste entre alors avec Liya Petrova, en s'exclamant « *Je ne savais vraiment pas qu'elle viendrait !* ». En effet, elle a accouru pour pouvoir jouer au moins une petite pièce en ce dernier jour de « son » festival, dans une ambiance définitivement amicale.

CRITIQUE, festival. Paris, Salle Cortot, le 15 mars 2024. La Musikfest Parisienne : SCHUMANN / STRAVINSKY / SCHUBERT / BARTOK. Liya Petrova, Adam Laloum, Alexandre Kantorow... Photos (c) Lewis Joly.

AUDIO : Alexandre Kantorow interprète la Rhapsodie Op. 1 Sz. 26 de Béla Bartok

OPÉRA DE SAINT-ÉTIENNE : L'Art délicat du quatuor, Quatuor Leonis, les 9, 10 et 13 avril 2024.

SPECTACLE MUSICAL ET BURLESQUE – En un spectacle burlesque et drôle, les quatre instrumentistes du Quatuor Leonis invite à un voyage enchanteur où les dieux ont pour nom : Mozart, Schubert, Beethoven...

L'Art délicat du Quatuor est un voyage musical et burlesque au cœur des grands sentiments humains. A l'occasion d'une petite "conférence" chimérique sur les rouages du quatuor à cordes, le Quatuor Leonis invite à une ascension poétique et drôle vers les sommets musicaux éternels, où règnent Mozart, Schubert, Beethoven... Une invitation à tendre l'oreille, à percevoir l'indicible, à toucher les accords et désaccords de l'âme humaine. Tout un Art... délicat.

La "petite présentation" est entrecoupée et jalonnée de

digressions où s'expriment, tour à tour, rêves et angoisses de chacun de ses membres, le Quatuor Leonis entraîne dans sa quête d'absolu improbable. Situations absurdes, rencontres avec les illustres de la musique : entre autres, Beethoven le père génial et autoritaire, Schubert l'oncle sympathique et discret... Exploration des grands sentiments humains qui ont comme source commune la peur : peur de la chute, de la solitude, de perdre la face, de manquer, de passer à côté. Autant de thèmes "chapliniens" qui interrogent.

Quel est le prix de l'excellence musicale ? Quelle discipline et quel plaisir pour chaque instrumentiste épris d'idéal ?

Au-delà du rire, que faire de nos émotions quand elles nous envahissent, nous dérangent, nous font faire le contraire de ce que l'on voudrait ou devrait ? Quelle forme leur donner pour qu'elles puissent incarner cette force qui nous construit et nous anime ?

SAINT-ÉTIENNE, THÉÂTRE COPEAU

MARDI 9 AVRIL 2024 : 20h

MERCREDI 10 AVRIL 2024 : 20h

SAMEDI 13 AVRIL 2024 : 16h



RÉSERVEZ vos places directement sur le site de l'Opéra de Saint-Etienne :

<https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-23-24/spectacles//type-Musique/l-art-delicat-du-quatuor/s-792/>

TARIF D • 17 €

PLACEMENT LIBRE

DURÉE : 1h15 environ

Rencontre « bord de scène »

Avec les artistes à l'issue des représentations du mardi 9 et du samedi 13 avril.

Musiques

Franz Schubert,
Ludwig van Beethoven,
Komitas,
Claude Debussy,
Wolfgang Amadeus Mozart,
Antonín Dvořák,
Dmitri Chostakovitch

Quatuor Leonis

Violons : Guillaume Antonini, Sébastien Richaud

Alto : Alphonse Dervieux

Violoncelle : Julien Decoin

Co-auteur, mise en scène

Jos Houben

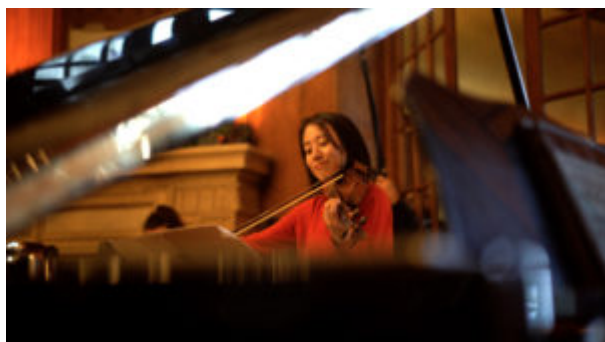
Création lumières

Christophe Schaeffer

**FESTIVAL de Pâques de
DEAUVILLE : du 6 au 27 avril
2024. Adam Laloum, Mi-Sa
Yang, Julien Chauvin, Justin**

Taylor, Pierre Dumoussaud...

La 28ème édition du Festival de Pâques de Deauville se tiendra du 6 au 27 avril prochain, à la Salle Élie de Brignac-Arqana. Depuis presque trente ans, des générations de musiciens ont cultivé et continue de cultiver l'excellence dans la musique de chambre sur ce côte normand. Cette année, en huit concerts sur quatre week-ends, 59 musiciens interpréteront des œuvres de 16 compositeurs.



La collaboration entre différentes générations de musiciens a toujours été une des plus grandes marques de fabrique du **Festival de Deauville**. Ils s'y réunissent en résidence, pour nourrir et élaborer en profondeur leur vision sur leurs programmes mais aussi sur la musique dans sa globalité. L'échange entre les musiciens confirmés et ceux qui démarrent dans la carrière est essentiel, d'où sont nés d'innombrables complicités et des liens amitié.

Ainsi, cette année, parmi les jeunes, les pianistes Arthur Hinnewinkel et Gabriel Durliat, les violonistes Vassily Chmykov et Emmanuel Coppey, ainsi que le corniste Manuel Escauriaza Martinez Penuela déploieront leur talent aux côtés de Raphaël Sévère (clarinette), Lise Berthaud (alto) et Yann Dubost (contrebasse), dans des œuvres de Schubert, Greif, Prokofiev, Reger ou encore de Brahms (6 et 7 avril).

Le 2e week-end (du 12 au 14 avril) se déroulera sous le signe

du classicisme, avec Telemann, Bach, Haydn, Beethoven, Mozart, mais aussi Fauré, Webern et Brahms. Vous serez régalez par une légion d'interprètes confirmés : Julien Chauvin (violon), Justin Taylor (clavecin), Atsushi Sakai (viole de gambe), les Quatuors Arod et Hermès... Les pianistes Ismaël Margain et Kojiro Okada sont également là parmi les meilleurs de leur génération, et la benjamine du week-end, Gabrielle Rubio – retenez son nom ! –, diplômée de double master du CNSMD de Paris en guitare classique et de traverso, viendra avec sa flûte.

Retour aux dialogues intergénérationnels, les 19 et 20 avril, avec Adam Laloum (piano), Mi-Sa Yang et Pierre Fouchenneret (violon) chez les aînés, et Caroline Sypniewski et Stéphanie Huang (violoncelle) chez les cadettes. Entre eux, Théo Fouchenneret (piano), Joël Christophe (clarinette), et le Trio Arnold pour apporter la fraîcheur fondée sur leurs expériences confirmées. En deux concerts du week-end, on peut survoler du milieu du XIXe siècle au début du XXe avec Brahms, Dvorak, Stravinsky, Bartok, Debussy et Ravel.

Le concert final du 27 avril est, comme souvent, consacré à la voix. Cette année, la mezzo Aude Extrémo sera la reine, entourée du Quatuor Hanson, l'Ensemble Ouranos (quintette à vent) et L'Atelier de musique, sous la direction de Pierre Dumoussaud, dont la carrière s'envole vertigineusement suite à son prix en 2017 au Concours international de chefs d'orchestre d'opéra, organisé par l'Opéra royal de Wallonie-Liège. L'ambiance sera la fin du siècle germanique, avec des œuvres de Schoenberg, Mahler et Reger.

Tous les concerts sont retransmis en direct sur le site de B-Concerts.

Informations sur le site officiel du Festival : <https://musiqueadeauville.com/paques2024/>

La Billetterie sera ouverte à partir du 5 mars 2024 :

(Photos © Lucas Thirion Tournois)

CRITIQUE, festival (2). NANTES, la Folle Journée, Cité des congrès (du 1er au 4 février 2024). Bleue Quintet, Arielle Beck, Jodyline Gallavardin, Adam Laloum, Les Itinérantes...

Pour ce deuxième compte rendu de l'événement nantais (notre premier [à lire ici](#)), nous nous penchons sur deux groupes originaux : le quintette de violoncelle acoustique-électronique Bleue Quintet et l'ensemble vocal Les Itinérantes, ainsi que sur trois pianistes aux personnalités fort différentes : Arielle Beck, Jodyline Gallavardin et Adam Laloum.



La spécificité de la Folle Journée est la grande variété de genre et de style. Outre l'immense succès du groupe de *taikos* (tambours) japonais **Eitetsu Fu-un no kai** (du 1er au 3 février), dont les interprètes sont aussi d'impressionnants athlètes, le quintette de violoncelles **Bleue Quintet** (du 2 au 4 février) nous a emmenés dans un univers unique. Le chef du groupe **Paul Colomb** crée les sons électroniques à partir du violoncelle acoustique et les combine et mixe pour les fusionner avec une interprétation en direct. Ses complices, **Michèle Pierre** – avec qui il forme le **Duo Brady** -, et **Frédéric Deville**, **Justine Metral** et **Louis Rodde** sont tous issus du monde de la musique classique (ils mènent d'ailleurs tous une grande carrière de musicien classique), et se prêtent pleinement au jeu ; certaines pièces font valoir de belles chorégraphies de coups d'archet, d'autres les incitent à marquer les temps et les mesures par des coups de tête et de pieds... Les voilà à 100 % embarqués dans cette musique à la

fois mystérieuse et revigorante, conviant la salle comble à une sorte de transe. À la fin, des « bravos », des sifflements et des cris de joie fusent de partout, le public rappelle les musiciens à maintes et maintes reprises. Ils ont incontestablement remporté l'un des plus grands succès de cette édition.

Parmi les très nombreux pianistes présents au festival, citons-en trois. D'abord la benjamine de cette édition, **Arielle Beck**, née en 2009. Elle vient juste d'intégrer le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris, mais son nom n'est pas inconnu des mélomanes avertis. Déjà active sur la scène internationale, la jeune pianiste est également compositrice et maîtrise parfaitement différents styles. Son récital à Nantes se répartit entre les *Humoresques* de Schumann et des extraits des *Klavierstücke op. 76* de Brahms. La caractérisation des pièces de Schumann est admirable, alors que dans Brahms, si sa compréhension de la partition est ahurissante de justesse, il lui faudra encore un peu de temps pour ce qui est de la profondeur – qu'elle exprimera parfaitement dans quelques années et surprendra plus d'un mélomane confirmé, nous en sommes sûrs...

Le 2 février, la personnalité musicale de la discrète mais accomplie pianiste **Jodyline Gallavardin** se transmet dans son programme original : *Three Irish Legends* de Henry Cowell (1897-1965) et *The Trees op. 75* de Jean Sibelius. Bien avant Tristan Murail et Gérard Grisey, Henry Cowell fut le premier à utiliser les sons qui ne s'appelaient pas encore « spectraux », en proposant de jouer en même temps plusieurs notes du clavier avec le coude ou l'avant-bras en entier. *Three Irish Legends* intègrent cette idée et cette technique, que notre pianiste réalise avec une formidable concentration. Ensuite, sa délicatesse pittoresque (dans le sens premier du mot) dépeint les paysages nordiques imaginés par Sibelius. Les scintillements et les bruissements des feuilles, la majesté et la droiture du tronc et autres aspects de la nature exprimés

dans ces cinq pièces (« *Quand le sorbier fleurit* », « *Le pin solitaire* », « *le frêne* », « *Le bouleau* » et « *Le sapin* ») semblent parfaitement en adéquation avec la recherche pianistique de l'interprète qui exprime en filigrane l'ombre et la lumière aperçues à travers ces arbres. Le titre du récital, « paradis perdus » au pluriel, en dit long sur sa sensibilité, fine et subtile, de cette artiste rare.

On ne présente plus **Adam Laloum**, grand poète du clavier qui se distingue particulièrement dans le répertoire germanique : Brahms, Schumann, Schubert... C'est dans la *Sonate en si bémol majeur D. 960* de ce dernier, le 4 février, mais aussi en duo avec la violoniste **Liya Petrova**, le 3 février, qu'il a conquis le public nantais. Prenez une section de la partition, n'importe laquelle, et vous verrez qu'il y a toujours quelque chose d'aérien chez lui : la sonorité cristalline comme pour percer l'air, le triple *piano* comme pour pénétrer dans le silence, les accords jamais massifs ni lourds, ou encore les notes rapides subtilement perlées et ciselées... Une infinie affection tend la main secourable aux pages les plus dramatiques, et quand il s'agit de moments tendres, une impression de plume sans apesanteur se dégage de la musique, comme s'il traduisait en musique cette plume qui flottait dans l'air. C'est ainsi que, sans rien bousculer, il invite les auditeurs à entrer dans son univers. Dans les *Sonates pour violon et piano* de Respighi et de Debussy, il est en parfaite phase avec la virtuosité – et surtout avec le dynamisme – de Liya Petrova. Pour autant, il couvre de voile ou d'ombre quelques passages quand c'est nécessaire, créant un éventail de nuances extrêmement large. Avec son « accompagnement » idéal, le violon s'épanouit pleinement et élargit sa dimension à mesure que le concert avance.



L'ensemble vocal ***Les Itinérantes*** (Manon Cousin, Pauline Langlois de Swarte et Élodie Pont) est un groupe clé de cette édition. Trois voix, qui viennent d'horizons très différents, opèrent, une fois réunies, une véritable magie. Le programme « Origines » – leur CD (Mirare, 2024) est le disque officiel de la Folle Journée de cette année – aborde des chants de différentes cultures du monde et de différentes périodes de l'Histoire. Ces musiques sont interprétées dans des arrangements qui confèrent une petite touche française, origine commune à ces trois femmes. En compagnie du percussionniste **Thierry Gomar**, elles déambulent dans la salle, des lanternes à la main, chantent séparément ou réunies selon les pièces ayant toutes trait à la nature et aux quatre éléments. Les jeux de lumière prennent une part importante dans leurs concerts-spectacles qui revêtent un aspect de rituel initiatique. Même si on ne comprend pas la langue de chaque chanson, leur interprétation suggère une image, une

sensation et des idées que chaque auditeur et auditrice développe en son for intérieur pour continuer son propre voyage.

Cette année encore, la Folle Journée a confirmé sa place d'initiatrice pour les publics non habituels de la musique classique, et pour la formation du public du futur. Ainsi, les concerts pour les bébés avec **Pascal Amoyel** et **Emmanuelle Bertrand** ont été des moments privilégiés pour le plus jeune public, alors que les 10 000 scolaires et 6 000 tarifs « tribus » (moitié prix pour les familles), et autres dispositifs tarifaires, ont facilité considérablement l'accès au Festival. Un espace famille mis en place cette année, avec des coussins, des jouets et des jeux à la disposition de tous, offrait également un moment de détente aux petits et aux grands festivaliers.

La 31ème édition, qui aura lieu du 29 janvier au 2 février 2025, n'a pas encore de thème général mais se portera sur l'idée des villes-capitales de la musique !

CRITIQUE, festival. NANTES, la Folle Journée, Cité des congrès de Nantes (du 1er au 4 février 2024). Bleue Quintet, Arielle Beck, Jodyline Gallavardin, Adam Laloum, Les Itinérantes... Photos (c) David Gallard & Romain Charrier.

VIDEO : Jodylline Gallavardin interprète « La Valse » de Ravel

CRITIQUE, festival (1). NANTES, La Folle Journée, Cité des Congrès (du 1er au 4 février 2024). Michiaki Ueno, Hanna Salzenstein, Salomé Gasselin...

La 30e édition de **la Folle Journée de Nantes** s'est déroulée du 31 janvier au 4 février sous le thème des « Origines ». Le format d'un concert de 45 mn séduit toujours de nombreux spectateurs. Avec plus de 1000 œuvres programmées, interprétées par plus de 1500 artistes venus du monde entier, la **Folle Journée** reste une des manifestations les plus importantes de la vie musicale en France. Avec près de 300 concerts programmés en cinq jours, il est extrêmement difficile de savoir quels concerts à aller écouter, mais aussi quels aspects des « origines » à privilégier. Notre choix s'est intuitivement porté sur les petites formations.



Notre premier choc se produit avec le violoncelliste japonais **Michiaki Ueno** (né en 1995), Lauréat de nombreux Concours internationaux dont le premier Prix du Concours de Genève en 2021. À Nantes, il a donné plusieurs concerts en solo, en duo et avec orchestre, mais son récital solo a été particulièrement marquant. Le 1er février, dans la petite salle de 80 places baptisée « Pizzicato », deux *Suites pour violoncelle* de Bach, n° 2 en ré mineur et n° 6 en ré majeur, résonnent avec autant d'intensité, de richesse et de profondeur, qu'on oublie totalement qu'on est dans un espace décloisonné de deux salles de réunion banales. Son interprétation, très expressive, est « baroque » dans le sens où le contraste et la théâtralité sont mis en avant de manière intrinsèque. Les rythmes et les caractères de danses se dégagent eux aussi naturellement, et le tout avec une grande élégance, notamment dans les pauses qui, chez lui, prennent tout leur sens. La liberté avec laquelle il exprime dans un

cadre bien défini de « suite » est absolument étonnante, et la sérénité de son jeu est contagieuse. Il va sans dire qu'à la fin du récital, il est salué par une ovation debout.

Deux interprètes de la nouvelle génération, **Hanna Salzenstein** (violoncelliste de l'ensemble Le Consort), toujours pour le violoncelle, et **Salomé Gasselin** (nommée Révélation instrumentale aux Victoires de la musique classique 2024) pour la viole de gambe, ont elles aussi totalement séduit le public. Un concert qui les réunit, le vendredi 2 février, a été révélateur du style et du goût propres à ces deux instruments du XVIII^e siècle. Dans la première partie, Salomé Gasselin joue un répertoire français – Sainte Colombe, Louis Marchand, Robert de Visée, Louis de Caix d'Hervelois... -, qu'elle a exploré dans son disque « Récit » (Mirare, 2023) ; dans la deuxième partie, Hanna Salzenstein nous révèle des compositeurs italiens méconnus voire inconnus – Marcello, Garavaglia, d'All Abaco, Taglietti – dont elle a gravé des œuvres dans son premier disque solo (Mirare, 2024).

Salomé Gasselin adapte *in extremis* le programme de son récital solo à son instrument qui, avec ses 400 ans, est très sensible au changement climatique. Les gestes et le son sont intimement connectés, l'un répondant à l'autre et vice versa : fermes et déterminés par moment, et par d'autres moments, tendres jusqu'à une certaine vulnérabilité en apparence. Il y a ainsi une grande complicité entre l'interprète et l'instrument. Mais c'est surtout son amour et son respect vis-à-vis de la vieille dame qu'on ressent, par exemple à travers ses respirations qui rythment des pièces de Marin Marais qu'elle a échangées avec celles d'autres compositeurs. Quant à **Hanna Salzenstein**, son récital solo porte cette fois sur la musique française, avec **Mathilde Vialle** (viole de gambe) et **Thibaut Roussel** (théorbe). Au début de ce concert, elle met Marin Marais et J.-S. Bach en « confrontation », en choisissant le célèbre « prélude » de la *Première Suite* en sol majeur de Bach d'une part, et à d'autre part le « prélude » de la *Suite* en ré mineur et la « chaconne

» de la *Suite* en ré majeur de Marais (*Premier Livre pour viole et continuo*) qui – on n’y pense rarement – sont postérieurs à l’œuvre de Bach ! Très inspirée, elle prend parfois beaucoup de temps, ce qui ponctuent les notes, montrant son inventivité originale mais en aucun cas insolite.

Ces trois musiciens sont bien représentatifs de la nouvelle génération, débordants de musicalité et d’esprit imaginatif.

CRITIQUE, festival. NANTES, La Folle Journée (Cité des Congrès de Nantes), les 1er, 2 et 3 février 2024. Michiaki Ueno, Hanna Salzenstein, Salomé Gasselin... (Photos : Victoria Okada & Romain Charrier).

VIDEO : Michaki Ueno interprète la 3ème *Suite* pour violoncelle seul de J. S. Bach

CRITIQUE, concerts. PARIS, Philharmonie (Cité de la

musique) de Paris, 11ème Biennale de Quatuors à Cordes (du 12 au 21 janvier 2024).

La 11e édition de la **Biennale de quatuors à cordes** s'est tenue du 12 au 21 janvier 2024 à la **Philharmonie de Paris** où le festival a vu le jour en 2014. Cette année, plutôt que d'être dédié à un compositeur ou à une époque, la manifestation a mis à l'honneur le **Kronos Quartet** à l'occasion de ses 50 ans. Outre les deux concerts d'ouverture, les cinquante œuvres créées par les Américains dans le cadre de son projet ambitieux « *Kronos Fifty for the Future* » ont été intégralement présentées. Les jeunes instrumentistes y sont particulièrement sous les projecteurs, notamment en partenariat avec **ProQuartet**.



Le Kronos Quartet a ouvert la 11e Biennale de quatuors à cordes, le 12 janvier, avec une œuvre emblématique de la création au XXe siècle : *Black Angels* de George Crumb (1929-2022). Sous-titré *Thirteen Images From the Dark Land*, l'œuvre, composée et créée en 1970, a été conçue « *comme une sorte de parabole sur notre époque troublée* », précise le compositeur. De nombreux fragments ou « *allusions symboliques* » constituent une mosaïque de souvenirs du passé et du présent, avec notamment des réminiscences de Schubert (Quatuor « *La Jeune fille et la mort* ») et de *Dies irae*, presque inaudibles. L'utilisation de percussions (maracas, tam-tam, gong...) et de verres de cristal pour un effet d'harmonica de verre enrichit ces souvenirs, tandis que la voix (décomptes criés ou chuchotés en différentes langues) apporte une matière sonore brute. Sur des instruments amplifiés, les Kronos livrent leur conception de « *Dieu contre Satan* » qu'évoque Crumb, dans une interprétation de cette pièce qu'ils connaissent – c'est le cas de dire ! – sur le bout des doigts.

Lors du deuxième concert, on assiste d'abord à la projection d'un documentaire vidéo retraçant le parcours du Quatuor, avant d'assister à une succession de courtes pièces de 3 à 10 minutes, tout comme la deuxième partie du concert inaugural. Alors que dans *Black Angels*, ils se plaçaient de gauche à droite en regardant la scène -, **David Harrington** (violon 1), **Paul Wiancko** (violoncelle), **Hank Dutt** (alto) et **John Sherb** (violon 2) – reprennent la position conventionnelle (violons, alto, violoncelle) pour les autres pièces. Sur les dix-sept pièces qui figurent sur le programme des deux soirées, exceptés *Black Angels* et la vidéo, quatre sont données en création française, reflétant parfaitement la ligne conductrice des activités du Quatuor. À la fin de la première partie du concert du 13 janvier, les Kronos ont invité les jeunes **Quatuors Agate** et **Magenta** à se joindre à eux, pour

jouer *Quartet Satz* de Philippe Glass. Chaque pupitre se retrouve donc avec trois instrumentistes, conférant une épaisseur inattendue à cette partition épurée. À la fin du même concert, **Mariana Sadovska**, chanteuse, multi-instrumentiste et compositrice ukrainienne installée à Cologne, entre sur scène pour interpréter sa composition *Chelnobyl. The Harvest* en création française, tout en jouant une sorte d'orgue portatif et en chantant des mélismes contemplatifs. À la fin du premier concert, les quatre musiciens ont joué, comme premier bis, *Purple Haze* de Jimi Hendrix, pour lequel les régisseurs du son ont pris visiblement (et audiblement) un malin plaisir à amplifier les instruments pour produire un effet de guitare électrique.

Le marathon « *Kronos Fifty for the Future* », les 13 et 14 janvier, a révélé la tendance de pointe dans ce genre depuis 2015. En effet, c'est en cette année-là que fut inauguré ce projet plus qu'ambitieux : commander à des compositeurs du monde entier l'écriture d'œuvres pour jeunes musiciens, offrir ainsi un large éventail de nouvelles techniques et idées d'interprétation à différents niveaux, grâce aux partitions, enregistrements, notes de programme et entretiens vidéo relatifs aux œuvres en libre accès sur Internet. Les cinquante œuvres ainsi nées ont donc été données cette année dans son intégralité par les **Quatuors Magenta, Métamorphoses, Zaïde, Ragazze, Agate et Signum**. On y trouve l'utilisation récurrente de percussions, de bandes-son et de divers objets en dehors d'instruments de musique pour certains côtés ludiques (mais pas seulement). La collaboration avec un maître de percussions indien **Amrat Hussain** avec le **Quatuor Zaïde** a été fortement remarquée.

Si, tout au long de cette 11ème édition, la musique du XXe et XXIe siècle était omniprésente, le concert de clôture autour du **Quatuor Modigliani** est revenu vers le Romantisme, avec l'*Octuor* de Mendelssohn et le premier *Quatuor* de Grieg. Mais le concert commence par *Langsamer Satz* de Webern, de facture

encore très post-romantique. Le jeu des quartettistes est très expressif mais pas pour autant excessif. Dans l'*Octuor*, composé par un jeune homme de 16 ans, on assiste à une interprétation (avec le **Quatuor Leonkoro**) beaucoup plus mûre, qui semble parfois trop mature par rapport à la nature insouciante et fraîche des 1er et 4e mouvements. Le mouvement lent, très sonore, est marqué par un lyrisme bien mis en avant. Pour le *Quatuor* de Grieg, aux Modigliani et Leonkoro se sont joints les **Quatuor Chaos** et **Barbican**, et certains membres des **Quatuors Hermès, Confluence, Akylone** et **Arod**, ainsi que les contrebassistes **Yann Dubost** et **Edouard Macarez**. Cette version d'orchestre de chambre est, outre l'épaisseur du son qui multiplie la théâtralité, réjouissante pour les yeux : le balancement d'une quinzaine de musiciens jouant debout offre une belle chorégraphie naturelle, qui nous invite, par un autre biais, à la musique mêlant habilement des éléments classiques et folkloriques. À la fin du « *Romanze* », une corde du violon de **Loïc Rio**, du **Quatuor Modigliani**, rompt, laissant un précipité improvisé qui détend encore davantage l'atmosphère. Ainsi, le « *Presto al saltarello* » final est débordant d'énergie littéralement sautillante, montrant les musiciens de la famille du quatuor réunis et unis par leur passion pour cette formation vieille de 300 ans. Le bis, *Plink, Plank, Plunk* de Leroy Anderson fait éclater pleinement leur joie de jouer ensemble et de partager cette joie avec le public.

CRITIQUE, concerts. PARIS, Philharmonie (Cité de la musique) de Paris, 11ème Biennale de Quatuors à Cordes (du 12 au 21 janvier 2024). Photos © Antoine Benoit-Godet/Cheese.

VIDEO : le Kronos Quartet interprète « Testimony » de Charlton Singleton

CRITIQUE, concert. MARSEILLE, Théâtre national de la Criée, le 6 novembre 2023. POULENC : œuvres vocales et instrumentales. I. Margain (piano), J. Hurel (flûte), A. Viduvier (clarinette), A. Descotte (hautbois), Dame Felicity Lott (soprano), F. Morel (récitant) / Olivier Bellamy (présentation).

Si la ville de Marseille ne possède pas la riche offre musicale de Lyon, c'est sans compter sur la précieuse contribution de **Marseille Concerts**, association fondée en 1986 à l'initiative de Marcel Paoli, adjoint à la culture de Jean-Claude Gaudin à l'époque, et de Jean-Robert Cain, son premier président. Aujourd'hui, c'est **Karine Fouchet** qui préside à sa

destinée (depuis la saison dernière), qui a eu l'excellente idée de faire appel au néo-marseillais **Olivier Bellamy** comme directeur artistique. Et c'est d'ailleurs lui qui joue les maîtres de cérémonie ce soir, avec sa faconde et jovialité coutumières, pour ce concert en hommage à **Francis Poulenc** – dont on fête le 60ème anniversaire de la disparition -, et c'est cette fois dans la belle salle du **Théâtre national de La Crique** (dont Robin Renucci vient de prendre la tête) que se déroule l'événement, parmi tous les lieux d'accueil de Marseille Concerts (Auditorium du Pharo, Grand Foyer de l'Opéra Municipal, Eglise des Réformés etc).



On pouvait faire confiance à l'impressionnant "carnet d'adresses" d'**Olivier Bellamy**, après ses longues années passées à Radio Classique (entre autres...), pour que la fête soit belle, et que la liste des artistes venus célébrer la

musique de Poulenc – “*entre amis !*” – soit prestigieuse. De fait, la soirée débute sous les meilleures auspices avec **Juliette Hurel**, flûtiste solo de l’Orchestre de Rotterdam, pour une exécution de sa *Sonate pour flûte et piano*, avec au piano le jeune et talentueux **Ismaël Margain**. Le thème introductif de la *Sonate* de Poulenc fait partie de ces mélodies qui rentrent comme par effraction dans l’inconscient et dont on n’arrive plus à se débarrasser, surtout quand on entend le raffinement du jeu et la pureté du son de Juliette Hurel. L’on en vient même à préférer au premier mouvement la *Cantilena* suivante, interprétée avec une telle retenue dans l’émotion qu’elle ferait pleurer les pierres.

On reste dans l’émotion avec l’arrivée, ensuite, de l’immense **Dame Felicity Lott** dont on sait l’amour viscéral qu’elle entretient avec la musique française, et notamment celle de Jacques Offenbach. Mais c’est ici les fameux textes de Jean Anouilh et de Jean Cocteau – “*La Dame de Monte-Carlo*” et “*Les Chemins de l’amour*” – qu’elle vient défendre, avec tout le chic qu’on lui connaît, faisant un sort à chaque mot avec gourmandise et *brio*. Et qu’importe si le *vibrato* se fait désormais un peu plus présent que permis, et que les notes les plus périlleuses sont chantées pianissimo, elle reste une conteuse hors-pair, avec une merveilleuse intelligence du texte, et un talent qui continue d’emporter le public avec elle. Elle est formidablement aidée par **Ismaël Margain**, par la clarté des textures, la structuration des phrasés, et le foisonnement des couleurs qui surgissent de son instrument.

La fabuleuse musique de chambre de Poulenc (*Sonate pour hautbois et piano* et *Sonate pour clarinette et piano*) est également superbement servie par le hautboïste **Armel Descotte** et le clarinettiste **Amaury Viduvier**. Dans la deuxième pièce, le duo aborde avec beaucoup de goût le premier mouvement, lui conférant toute l’ambiguïté qui convient, entre gaieté apparente et mélancolie, la romance médiane étant proche de la blessure et l’*Allegro* final faisant semblant de tout oublier !

Clou de la soirée, une inénarrable *Histoire de Babar* contée par l'ancien "Deschiens" **François Morel**. Son charme inclassable, plein d'humour et de clins d'œil, appartient peut-être à une autre époque mais l'ouvrage demeure indémodable. Sous les doigts du pianiste, la tendre partition de Poulenc épouse des timbres colorés mais aussi des sonorités pleines, tandis que François Morel, maître dans l'art du récit, capte l'attention de tous... et notamment la curiosité des plus petits qui sont venus en nombre avec leurs parents, et dont les cris de joie sont le champagne qui clôt la soirée.

De nombreux concerts vont continuer d'émailler la saison de Marseille Concerts, dont on peut retrouver [la programmation ici](#) !

CRITIQUE, concert. MARSEILLE, Théâtre national de la Criée, le 6 novembre 2023. POULENC : œuvres vocales et instrumentales. I. Margain (piano), J. Hurel (flûte), A. Viduvier (clarinette), A. Descotte (hautbois), Dame Felicity Lott (soprano), F. Morel (récitant) / Olivier Bellamy (présentation).

VIDEO : Dame Felicity Lott chante "Les chemins de l'amour" de Poulenc

CRITIQUE, festival. ALMADA, Festival de Musica dos Capuchos (Couvent des Capucins), le 26 juin 2022. Franz SCHUBERT. David Castro-Balbi (Violion), Isabel Villanueva (Alto), Jisoo Ok (Violoncelle), Tiago Pinto-Ribeiro (Contrebasse), Filipe Pinto-Ribeiro (Piano)

Après une première édition convaincante et réussie, la **Deuxième édition du Festival de Musica dos Capuchos** (à Almada, en face de Lisbonne, au Portugal) – concoctée par son infatigable directeur **Filipe Pinto-Ribeiro** – conforte son ambition en s'étalant cette année sur quatre *week-ends*, du 16 juin au 10 juillet 2022. Une ambition qui s'étend aussi aux formations et artistes invités, tels que l'**Orchestre de Chambre de Vienne**, le **DSCH – Shostakovich Ensemble** ou le fameux **Orchestra Gulbenkian** (pour ce qui est des formations), et **Pierre Hantaï**, **Victor Julien-Laferrière**, **Konstantin Lischfitz** ou encore **Gérard**

Caussé, du côté des solistes instrumentaux. En lieu et place du certes magique parvis du couvent, mais soumis aux aléas climatiques (sans compter le couloir aérien juste au-dessus et les aboiements intempestifs des chiens des villas environnantes !...), c'est donc dans une belle salle emménagée à l'intérieur du couvent que se déroule désormais les concerts, aux côtés de l'Auditorium de la Faculté des sciences de Lisbonne (situé à quelques encablures du couvent).

Le concert du 26 juin était entièrement dédié à **Franz Schubert**, avec comme première pièce le célèbre *Notturmo D. 897*, délivré par les cinq compères (dirigés au violon par le toujours excellent **David Castro-Balbi**) dans un climat méditatif particulièrement nuancé. Dans la non moins fameuse *Sonate Arpeggione* qui suit, l'altiste andalouse **Isabel Villanueva** et le pianiste lisboète **Filipe Pinto-Ribeiro** voient au-delà de l'aspect solaire et animé, et c'est un sentiment de lyrisme et de plénitude sonore, enveloppé d'une intense nostalgie même dans la plus grande effusion, qui se dégage de cette superbe interprétation. On reste assez subjugué par la maîtrise instrumentale ou l'épanchement mélodique de la jeune altiste tout au long de cet ouvrage, avec une intensité fervente culminant dans un *Adagio* quasi intemporel. Et au-delà de la parfaite entente entre les deux interprètes, avec une mention spéciale pour le splendide travail chambriste du pianiste portugais, c'est surtout la mise en valeur de l'« ambivalence » schubertienne, avec ses alternances de tensions et de répit, de sourires expansifs et de larmes rentrées que l'on trouve captivant.

Donnée sans entracte, la soirée se poursuit avec le roboratif *Quintette pour piano et cordes en La majeur op. 114 D.667* (dit « La truite ») qui réunit – aux artistes déjà cités – la

violoncelliste coréenne **Jisoo Ok** et le contrebassiste portugais **Tiago Pinto-Ribeiro**. Ce *Quintette pour piano et cordes* est certainement l'œuvre la plus populaire de Schubert : elle lui a été commandée par le violoncelliste Sylvestre Paumgartner qui suggéra au compositeur d'y insérer la musique du *Lied* « La Truite » écrite quelques années plus tôt. C'est un ouvrage gai, vivant et mélodieux qui reflète une époque qui paraît être la plus heureuse vécue par le compositeur, et on y sent en effet une joie de vivre et un optimisme plein d'allant. La lecture qu'en offrent ici les cinq joyeux drilles est à la fois brillante, enjouée, et généreuse, les cinq interprètes se complétant splendidement dans une unité exemplaire. Chaque mouvement, chaque motif, chaque thème est restitué avec efficacité, émotion, intelligence et tendresse. Le bonheur et la joie de faire de la musique ensemble se lit sur leurs visages qui n'ont pas de mal à faire vibrer une audience conquise, qui leur fait une ovation amplement méritée après le dernier accord !

Un mot également sur le beau concert de la veille, à l'Auditorium de la Faculté des sciences de Lisbonne : une soirée *tango* dirigée depuis son bandonéon par le musicien argentin **Hector del Curto** – qui était bien évidemment essentiellement consacré à **Astor Piazzolla** (mais pas que...). En plus du violoniste, de la violoncelliste et du contrebassiste précités, s'y sont adjoints la pianiste chilienne **Rosa Maria Barrantes** et le tout jeune (15 ans) clarinettiste argentino-coréen **Santiago del Curto** (fils du bandonéoniste et de la violoncelliste !). Dans chacune des œuvres ici retenues (*Verano Porteño, Adiós Nonino, La Muerte del Angel...*), Piazzolla alterne des mouvements vigoureusement rythmés, reprenant en litanies de courts motifs obsessionnels, à de grandes mélodies d'une mélancolie déchirante, tout en évitant toujours toute sensiblerie. Et avec de tels instrumentistes, le succès était assuré pour cette musique qui parle le langage du cœur.



CRITIQUE, festival. ALMADA, Festival de Musica dos Capuchos (Couvent des Capucins), le 26 juin 2022. Franz SCHUBERT. David Castro-Balbi (Violion), Isabel Villanueva (Alto), Jisoo Ok (Violoncelle), Tiago Pinto-Ribeiro (Contrebasse), Filipe Pinto-Ribeiro (Piano). Crédit photo (c) Droits réservés